

pour purifier l'air, pour éloigner les insectes.

Les mines d'étain sont abondantes à Palembang, plus abondantes encore à Banca, île voisine de ses côtes, et dépendante du sultan qui domine sur cette contrée. Elles sont toutes exploitées par des Chinois, et leur produit entier ou presque entier est porté à la Chine, où la consommation en est prodigieuse.

A l'exception de quelques éléphants privés que le roi d'Achem entretient par ostentation, les autres errent en troupeaux dans les campagnes, où ils laissent trop souvent d'affreux vestiges de leur passage. C'est de préférence sur les plantations de sucre qu'ils s'arrêtent. Mais ils y trouvent souvent la mort, que le cultivateur leur a préparée en empoisonnant une partie de ses cannes. Leur dépouille passe à la Chine ou en Europe, où l'ivoire est d'un grand usage.

Il se fait une grande consommation de cire à la Chine, au Bengale, dans d'autres parties de l'Inde; et Sumatra est une des îles qui fournissent le plus à cette espèce de besoin. Jamais on n'y a pensé à rassembler les abeilles dans des ruches. C'est dans les fentes de quelques rochers, c'est dans le creux de quelques arbres pourris qu'elles se réunissent d'elles-mêmes.

Le rotan est un roseau très-dur, dont l'emploi est assez étendu et fort varié. Il croît de lui-même sur la côte orientale de l'île. Les Hollandais en débitent beaucoup en Europe, et les marchands du

pays beaucoup davantage à l'occident de l'Inde.

Aux articles, tous de quelque valeur, dont il vient d'être parlé, ajoutez la vente d'un peu de cassia, d'un peu de salpêtre, d'un peu de soufre, de quelques nids d'oiseaux, et vous aurez une nomenclature exacte de ce que Sumatra fournit aux peuples qui ont formé avec lui des liaisons directes.

L'île reçoit en échange de la Chine des porcelaines, du tabac, des pots de fer, beaucoup d'autres ustensiles; des îles orientales, des toiles grossières et rayées, des fusils, des poignards, des chapeaux, des ceinturons de soie, et quelquefois du riz; du Bengale, de l'opium, de la mousseline et des taffetas; du Coromandel, du sel, des toiles de coton blanches et peintes; de l'Europe, du fer, du plomb, des ciseaux, des couteaux, du fil d'archal, et surtout des piastres. Cet argent, l'or, qui est une production de Sumatra même, servent à tous les gros paiemens dans un pays privé de monnaie locale. Jamais ni l'un ni l'autre ne s'y multiplient, sans qu'aucun observateur ait pu découvrir par quel canal tant de trésors s'écoulent.

Les naturels du pays exportaient autrefois eux-mêmes le superflu de leurs productions; eux-mêmes ils importaient le peu qui pouvait leur manquer. Ce soin appartient principalement aujourd'hui aux navigateurs des deux nations les plus commerçantes de l'Europe.

étendus, que n'osèrent jamais franchir ceux des Asiatiques que la soif de l'or enivrait le plus. Alors les rivages étaient presque déserts, étaient presque incultes. Pour leur donner une espèce de vie, il fallait que les Anglais, franchissant les limites que l'élément des tempêtes paraissait avoir fixées aux navigateurs les plus intrépides, y formassent des colonies.

Avant l'arrivée de ces étrangers, les faibles peuplades fixées sur ces misérables plages, qui n'avaient que des chefs sans pouvoir, étaient perpétuellement en armes les unes contre les autres. Un désordre qui arrêtait ou ruinait les cultures contrariait trop les intérêts de la compagnie pour qu'elle ne s'occupât pas sérieusement du soin d'en arrêter le cours. Une médiation amicale fut tout ce qu'elle put d'abord se permettre. Son influence s'étendit à mesure que son autorité s'affermissait. Depuis qu'elle est devenue comme souveraine, la paix n'est plus troublée dans les districts qui lui sont asservis. Si leurs habitans ont de loin en loin à se plaindre de quelques vexations, ils les supportent sans trop d'impatience, à la vue des dissensions qui agitent habituellement leurs voisins.

Quelques Chinois se trouvaient dans les lieux où l'Anglais éleva ses premiers comptoirs. Les faveurs qu'on leur accorda d'abord, et qu'on ne cessa depuis de leur prodiguer, en augmentèrent peu à peu le nombre. Là, comme partout ailleurs, ils se montrèrent les plus patients, les plus

infatigables cultivateurs du globe. Leur exemple ne fut pas tout-à-fait perdu. A leur imitation, les aborigènes se portèrent au travail avec moins d'indolence.

Les Malais, en horreur à tout l'Orient pour leur arrogance, leur ferocité et leur perfidie, sortirent pour ainsi dire de leur caractère en faveur des Anglais. Eux seuls escortèrent ces Européens que la curiosité ou les affaires conduisaient dans les terres. Eux seuls portaient l'argent où les besoins plus ou moins pressans l'appelaient. Eux seuls remplissaient les fonctions de secrétaire pour les correspondances qu'il fallait entretenir dans l'intérieur du pays. Eux seuls arrêtaient les débiteurs négligens ou de mauvaise foi. Eux seuls occupaient les places de pilote ou de subrécargue sur les petits bâtimens qui longeaient la côte. Avec les Macaçars, ils avaient seuls la garde des portes inférieures. Dans ces emplois, la plupart délicats, leur conduite fut toujours hors de toute atteinte, et l'est encore.

La compagnie fut heureuse jusque dans ses esclaves. Ils la servirent comme domestiques, comme porte-faix, comme matelots, avec une résignation parfaite. Point de murmures, point de désertion, point de révolte; un traitement assez humain leur fit presque oublier dans les fers qu'ils étaient nés pour être libres.

Le fort Marlborough, situé sur une plaine exhaussée, saine, fertile, et à laquelle il ne manque

que l'avantage d'une rivière, est devenu le chef-lieu de la colonie. Au sud, ses principales dépendances sont Bencouli, Bantab, Sillebar. Le poivre y est cultivé avec plus ou moins de succès; c'est même la seule production de quelque importance qui en sorte. Les autres objets qu'on en tire méritent à peine d'être nommés. Le commerce est plus animé au nord.

Ce ne fut qu'en 1752 que les Anglais se fixèrent à Natab. Lorsqu'ils placèrent un comptoir dans ce grand marché, les environs en étaient occupés par des aventuriers d'Oru, d'Achem, de Ménangcabo, qui étaient perpétuellement en guerre. Cependant ils étaient convenus de ne jamais s'attaquer durant la nuit, de ne combattre qu'après le lever du soleil, ou même seulement à quelques heures du jour. Peu à peu ils s'accoutumèrent à prendre le chef de la loge pour arbitre, et se mirent enfin sous la protection de la compagnie. Ses facteurs ne trouvèrent pas alors, et n'ont pas trouvé depuis la même déférence dans la ville, une des plus riches de l'Asie, et celle peut-être où les marchandises de l'Europe, des Indes et de la Chine, sont le plus avantageusement échangées contre l'or qui y est porté de l'intérieur des terres.

Un ou deux ans après s'être établis à Natab, les Anglais se portèrent plus au nord, à Tapalouny, dans une petite île, au fond d'une baie immense qui s'ouvre dans le pays des Battas. Ses

habitans y viennent troquer leur benjoin, leur camphre, leur coton et leur indigo contre un grand nombre d'objets qui leur manquent. Les Achémois firent seuls autrefois ce commerce. Ils ont eu plusieurs fois recours aux armes pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu; mais leurs tentatives ont toujours été infructueuses.

Le commerce qui peut se faire à Sumatra est abandonné tout entier aux agens de la compagnie ou aux marchands anglais qui s'y sont établis sous sa protection. Elle ne s'est réservé que l'achat exclusif du poivre.\*

A leur arrivée dans l'île, ses facteurs convinrent avec les chefs par lesquels ils avaient été appelés, et dans la suite avec d'autres chefs, que leurs sujets seraient obligés de cultiver cette plante, et de la cultiver pour la Grande-Bretagne seule, qui de son côté s'engageait à maintenir leur autorité, et à donner à chacun d'eux une gratification proportionnée à la fertilité de son territoire.

Le prix fut alors fixé à douze livres le quintal; mais il a été porté depuis à dix-huit, en y comprenant un et demi pour cent accordé au faible chef de chaque district. Le corps privilégié en tire annuellement deux mille quatre cents quintaux, dont la moitié prend la route de la Chine, et l'autre moitié est portée en Europe.

Heureusement pour ses possesseurs, la colonie ne fut pas féconde en grands événemens. Durant le cours de plus de deux siècles, elle ne se vit

inquiétée par les aborigènes que lorsqu'elle menaça de les asservir par la construction du fort Marlborough, et encore ce démêlé tourna-t-il à son avantage. Il n'en fut pas ainsi d'une attaque qui lui vint du dehors.

Une folle contestation pour quelques déserts de l'Amérique septentrionale ranima, en 1756, les animosités de l'Angleterre et de la France, toujours mal éteintes, et trop souvent renouvelées pour leur bonheur mutuel et pour le repos du globe. A l'époque même où la cour de Versailles se voyait ravir ses possessions d'Asie, quelques-uns de ses navigateurs, excités par l'espoir du butin, tournèrent leurs voiles vers Sumatra. Ils y firent, en 1760, beaucoup de mal à leur ennemi, mais sans pouvoir s'enrichir de ses dépouilles, parce que tout ce qui était de quelque valeur avait été détourné à temps. Avant même la fin des hostilités, la colonie avait recouvré son activité.

Cet établissement avait toujours été subordonné au Coromandel. C'était de Madras qu'il recevait ses ordres; c'était à Madras qu'il rendait ses comptes. Ses chefs souffraient impatiemment cette servitude; ils la trouvaient gênante; ils la trouvaient humiliante; ils la trouvaient ruineuse. Leurs efforts pour obtenir un changement furent longtemps inutiles. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils réussirent à secouer le joug qu'on leur avait imposé aux Indes, et à se trouver sous la dépendance immédiate de la direction d'Europe.

Les Portugais furent les premiers des Européens qui abordèrent à Siam. Ils ne bouleversèrent pas l'état, et, contre leur usage, s'y conduisirent toujours en vrais négocians. Un grand nombre d'entre eux s'y réfugièrent après la perte de Malacca. Leurs descendans, au nombre de sept à huit cents, forment encore près de Juthia, capitale du royaume, quelques villages, où ils crouissent dans la mollesse, dans le libertinage et dans la misère. Le milieu du dernier siècle y vit se lever un comptoir anglais qui devenait de jour en jour plus florissant; celui qui le dirigeait déplut au gouvernement du pays, et fut chassé. Ses maîtres trouvèrent au-dessous d'eux de souffrir une insulte si éclatante, et ordonnèrent à tous leurs agens de se retirer. Après eux se montrèrent les Français, qui disparurent après avoir donné des preuves trop multipliées de leur légèreté, de leur présomption, et de leur inexpérience dans le commerce.

Les Hollandais, qui avaient prévenu les deux dernières nations à Siam, y restèrent après elles. Le souverain, qui croyait avoir un besoin absolu de leur ministère, s'engagea à recevoir de leurs mains toutes les marchandises étrangères que ses sujets étaient obligés de prendre dans ses magasins, et à leur livrer toutes les productions de ses états dont il s'était réservé la vente exclusive. Avec le temps, d'autres navigateurs lui offrirent des conditions plus avantageuses, et ses premiers

xiii.  
Commerce  
des Hollan-  
dais à Siam.

Les Hollandais tournèrent leurs voiles vers Sumatra en 1600, et y firent voir de nouveau leur pavillon deux ou trois ans après. Ce fut au port d'Achem qu'ils abordèrent dans l'un et l'autre voyage. Au premier, ils eurent un combat violent à soutenir; et, pour éviter une nouvelle action, il leur fallut abandonner dans le second les marchandises qu'ils avaient déposées sur le rivage. On fut instruit avec le temps de l'animosité qui régnait entre eux et les Portugais, regardés généralement comme les tyrans de l'Inde, et cette connaissance leur procura un accueil aussi favorable qu'ils pouvaient le désirer. Une union fondée sur des intérêts communs aurait pris vraisemblablement de la consistance, si les Hollandais n'eussent pas acquis de grandes possessions à Java, Le Sumatranais, voyant ses voisins sous le joug, craignit pour sa liberté, et détruisit les comptoirs que ses nouveaux amis avaient formés à Priaman, à Ticos, à Jambec. Dans la suite, ces marchands, toujours actifs et alors puissans, réussirent à placer six loges dans les positions de l'île qui leur parurent les plus favorables. Ils en furent chassés en 1781 par les Anglais; mais une paix dont toutes les nations belligérantes avaient un égal besoin ne tarda pas à les y rétablir.

Padang, situé sur la côte occidentale, fut longtemps le premier de leurs entrepôts. Le voisinage de Menangcabo y attirait une grande quantité de poudre d'or, qui était échangée contre des objets

plus ou moins précieux. Des actes répétés de mauvaise foi ou de tyrannie ont réduit à peu de chose les prospérités de ce grand marché. Il s'est vu forcé de céder la prééminence à Palembang, placé au nord-est, où, pour la somme d'environ soixante mille livres, la compagnie entretient un fort et une très-faible garnison. On lui livre tous les ans deux millions de poivre à vingt livres deux sous le cent, et un million et demi d'étain à soixante livres le quintal. Ce prix, quelque vil qu'il soit, est avantageux au souverain du pays, qui oblige ses sujets ou ses esclaves à lui livrer le fruit de leurs sueurs à un prix encore inférieur. On donne en paiement au prince asservi des grains, des étoffes, des armes et quelques piastres.

L'activité hollandaise s'étendait beaucoup plus loin avant que les Anglais, qui avaient autrefois occupé passagèrement de petites loges dans l'île, s'y fussent solidement établis en 1685.

La côte orientale de Sumatra est généralement praticable. La péninsule de Malacca, Bornéo, et d'autres îles y rompent la force des vagues, et empêchent le ressac d'y accumuler des sables. Aussi est-ce à l'embouchure des fleuves, tous accessibles et plusieurs navigables, qui s'y jettent, que les Malais, excités par leur amour pour le commerce et par leur passion pour la piraterie, se sont établis. Il n'en est pas ainsi à l'ouest. Une mer violemment agitée sans interruption y entretient, à l'entrée de toutes les rivières, des bancs